

TRANSFUGE JANVIER 2018

« J'ai voulu un *Kroum* où le cynisme devient joyeux »

À la veille de la première de *Kroum* à Saint-Pétersbourg qui se joue en janvier au Théâtre Gérard Philipe, son metteur en scène **Jean Bellorini** nous raconte le travail qu'il a mené avec la troupe du théâtre Alexandrinski. Comment monter une pièce aussi drôle et pathétique signée d'un auteur culte israélien avec une troupe russe d'exception ? Jean Bellorini nous répond.

Comment s'annonce la première de *Kroum* à Saint-Pétersbourg ?

C'est toujours compliqué de parler en ce moment fébrile, juste avant la première. C'est la première fois que je travaille dans l'ordre du comique. Pourtant, je n'ai jamais pensé *Kroum* comme une pièce comique, ce n'est pas un vaudeville mais il y a dans l'écriture une articulation rapide qui demande un dialogue, une respiration avec des rires dans la salle.

Pourquoi, après *Karamazov* et *Le Suicidé l'automne dernier*, choisir un texte comme celui-ci ?

Je voulais revenir à la fable et au théâtre. La troupe russe voulait un texte français, moi un texte russe, mais très tôt, j'ai proposé *Kroum*, une fable simple, très claire, aux répliques courtes, où l'on se repère sans comprendre. Parce que je ne parle pas russe...

Comment faites-vous pour diriger les acteurs si vous ne parlez pas russe ?

J'ai une interprète qui est mon prolongement. Et c'est très important de se dire que l'on n'entend pas les acteurs, mais qu'on les écoute. On devient ainsi beaucoup plus proche de l'acteur, au-delà du sens. C'est assez incroyable de se rendre compte qu'il y a une musique universelle de la langue. Un enchaînement musical qui rend plus lisible certains passages. On est obligé de préparer bien plus, on ne peut pas inventer mais se souvenir sans cesse que l'écriture théâtrale est avant tout musique.

Quelle lecture avez-vous fait de cette pièce déjà mise en scène par Krzysztof Warlikowski il y a dix ans ?

C'est une pièce lumineuse et terrible, d'une violence évidente. Warlikowski s'attachait à l'exil, alors que moi je m'attache à l'immobilisme. Il y a un désespoir dans le fait que rien ne bouge parmi ces gens, dans ce quartier. L'humour et le cynisme l'emportent, comme l'annonce la dernière réplique. J'ai voulu la pièce comme une comédie italienne, à la Ettore Scola, où le cynisme devient joyeux... Parce qu'on ne peut pas faire autrement que de vivre.

« Les personnages de *Kroum* sont d'une impassible laideur d'âme » écrivez-vous dans la présentation de la pièce...

Ils sont tous atroces, d'un égoïsme, d'une mesquinerie folle. Et en même temps, ils sont lumineux, il y a une forte affection entre eux, dès qu'il y en a un qui s'en vas, ils ne le supportent pas. Il y a une nécessité de l'autre qui est sans cesse exprimée.

Vous travaillez avec la troupe du théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. Diriez-vous qu'il y a un jeu russe particulier ?

Il est évident qu'il y a une immédiateté et une entièreté de l'acteur, une faculté d'être investi immédiatement que je n'avais jamais rencontré. C'est l'école russe, Meyerhold est passé par là évidemment. Mon rôle a été de leur dire qu'il fallait laisser apparaître le théâtre. J'ai essayé de les amener à la distance. Mais ils avaient tous les larmes aux yeux au bout de quelques minutes en lisant le texte. Ce n'est pas toujours le cas chez nous. Mais, d'autre part, ils pratiquent ici un théâtre de répertoire, il y a donc quelque chose du métier, de l'artisanat chez les acteurs, plus qu'en France. En France, la répétition, est là pour cultiver l'état de grâce, là, ça arrive extrêmement vite, et ça repart. L'enjeu était de le faire revenir. Nous y sommes.

Propos recueillis par **Oriane Jeancourt Galignani**